

par
CHRISTIAAN
WEIJTS

VIA CAPPELLO 23

Traduit du néerlandais par Emmanuèle Sandron.

Publié dans *Septentrion* 2010/2.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Le deuxième livre est-il toujours le plus difficile à écrire dans la vie d'un écrivain ? Il suffit de jeter un œil à la courte carrière de l'auteur néerlandais Christiaan Weijts (° 1976) pour se persuader du contraire. Il a certes fait une entrée remarquée en littérature avec son premier roman, *ART. 285b*, mais son deuxième livre, *Via Cappello 23*, a encore retenu davantage l'attention et recueilli plus de louanges.

L'action de *Via Cappello 23*, roman paru en 2008, se déroule à Venise. Dans le contexte de la « société de l'accélération » et de la montée des eaux, Christiaan Weijts nous offre une exploration polyphonique à la fois complexe et passionnante où il aborde une multitude de thèmes, du tourisme de masse aux arts majeurs et mineurs, en passant par les sciences et la place des médias dans la société, sans oublier une bonne dose d'érotisme. Chemin faisant, il débobine deux fils narratifs qui finiront par se rejoindre, l'un autour de la personne de Daniël Schaaf, un journaliste qui se rend à Venise pour couvrir une grève des gondoliers, l'autre autour d'Arthur Citroen, un spécialiste de l'histoire de l'art qui s'intéresse aux modèles des peintres de la Renaissance.

Pour lever toute ambiguïté, précisons que l'immeuble sis au numéro 23 de la *Via Cappello* ne se trouve pas à Venise, mais à Vérone. C'est là qu'aurait eu lieu la célèbre et toute virtuelle scène du balcon entre Roméo et Juliette. Daniël Schaaf et Arthur Citroen s'y rendent tous les deux.

DES EXPÉRIENCES ENTRE PARENTHÈSES

Au milieu des gens qui, de place en place, d'île en île, fondaient sur cette ville tels des étourneaux en bandes, je disparaissais. J'aime Venise. On marche dans une venelle silencieuse quand, soudain, on se trouve nez à nez avec un passant qui, l'instant d'après, n'est déjà plus là. Derrière un portail, on découvre un jardin intérieur où les fleurs offrent leurs parfums à la chaleur. Ça et là, on perçoit des bribes de violon et des exclamations de ravissement - mais la joie, à Venise, est toujours teintée d'une mélancolie singulière. C'est une ville où la beauté n'existe pas sans la tristesse, où le déclin se pressent dans la grandeur. Regardez les touristes d'un jour se précipiter sur la place Saint-Marc pour s'y photographier les uns les autres! On ne peut s'empêcher de penser que les édifices qui les entourent les toisent de toute leur hauteur, gardant par-devers eux cette certitude: dans cent ans, aucun de ces êtres humains ne sera encore de ce monde...

Si Venise est la ville du tourisme de masse, elle est aussi celle de l'authenticité. Parcourez toute la zone phagocytée par le commerce, de Saint-Marc et du Rialto au Cannaregio ou au Castello, et en trois cents mètres à peine vous aurez franchi quatre siècles. La frénésie de fête foraine qui s'empare de ces cohortes d'imbéciles qui, prisonniers d'une perpétuelle file, s'agglutinent aux vitrines de verroteries, de masques et de bijoux dans les ruelles, s'évanouit comme par enchantement dès qu'on pénètre dans le ghetto et qu'on traverse la place où quelques jeunes jouent au foot sous les regards de vieux assis sur leur banc. Le silence est plus dense encore dans les dernières venelles, où le linge plus blanc que blanc claque d'une façade à l'autre dans une bonne odeur de lessive. La mer aussi, on la sent, et toujours elle surgit à l'improviste, tout à trac, après les derniers passages étroits: à perte de vue, avec son splendide coucher de soleil qui la coiffe comme une coupole et ses petits bateaux insignifiants qui portent jusqu'à Burano, Murano et San Michele, l'île des Morts.

Sur le Fondamenta Nuove, j'ai commandé des *spaghetti alla vongole*. J'étais arrivé tôt, mais deux couples d'environ mon âge, le début de la trentaine, étaient déjà attablés. Dans des moments comme ceux-là, j'ai un peu de mal avec mon statut de célibataire plus ou moins assumé. Un homme seul est suspect aux yeux du monde extérieur, mais c'est aussi qu'il lui manque un interlocuteur avec qui partager les événements et avec qui les évoquer, plus tard. Cela aurait assurément peu de sens de se dire à soi-même: «Ah! Tu te souviens...! Cette soirée sur le Fondamenta Nuove?!»

Plus généralement, les expériences vécues sans une amie à vos côtés semblent toujours moins officielles. Entre parenthèses. En compensation, la solitude vous libère de l'irrépressible besoin de «faire quelque chose» que vous impose toute relation lors de ce genre de petits voyages. J'ai trouvé une légère consolation à observer que, pour un oui ou un non, le gars de la table d'à côté saisissait la main de sa compagne d'une façon grotesque, qu'il radotait sans fin et qu'il avait manifestement une peur bleue de voir arriver le moment où s'imposerait l'évidence douloureuse, à savoir que Venise n'avait pas le potentiel romantique que son amie et lui avaient imaginé.

Pendant le repas, j'ai ouvert mon calepin à côté de mon assiette, surtout pour donner l'illusion d'être occupé à quelque chose. Non que je sois porté depuis ma jeunesse par le vœu ardent de devenir journaliste. Je considère plutôt ce métier comme un des seuls qu'on puisse exercer en qualité d'indépendant tout en conservant une assez grande liberté. (...)

UNE AGITATION IRRITANTE

(...) Marcher dans Venise, c'est comme, dans une vieille bibliothèque, feuilleter les pages de livres qu'on lira peut-être un jour attentivement. On n'entend que des pas résonner dans le réseau de *calle* et de *rami* qui donnent inmanquablement sur des *campi* ou des *campielli* (littéralement, des champs ou des petits champs, même s'il n'y pousse rien - seule la place Saint-Marc porte le nom de *piazza*), où l'œil s'ouvre sur une église ou un palais avant de s'étrécir de nouveau dans des *calle*, des *corte* ou des *salizzadi* (le champ lexical de la ruelle est aussi développé chez les Vénitiens que celui de la neige chez les Esquimaux). De temps en temps, vous déambulez sur la rive d'un *fondamenta* ou d'un *rio*, ou vous débouchez d'une venelle sur un *traghetto* abandonné où flotte une marquise verte au-dessus d'un débarcadère: SERVIZIO GONDOLE.

Arrêtez-vous sur l'une de ces placettes, et vous verrez des gens longer les façades subrepticement et disparaître entre deux maisons, furtifs, comme s'ils faisaient quelque chose en douce. Il y a comme une auréole d'inconvenance à la manière dont les passants se croisent dans les venelles. Une fraction de seconde, ils se jaugent des yeux avant de les baisser (par gêne? par discrétion?). Vous comprenez (ou vous croyez comprendre) pourquoi les générations des siècles passés avançaient ici masquées, entre deux aventures clandestines.

Des masques, les gens n'en portent plus. Par contre, les iPod envahissent la rue, parmi les jeunes. Le fin cordon blanc qui va de leurs oreilles à leur poche de pantalon s'aperçoit de loin - à croire que, même ici, les ados se mettent sous perfusion sonore pour s'isoler du monde extérieur.

Le temps était couvert, hier matin. La perspective d'un rancard avec une femme m'a fait courir dans Venise comme s'il s'agissait d'une répétition générale. Sans doute faut-il, quand il s'agit de romance, laisser le hasard faire son œuvre, mais ce n'est pas une raison pour s'abstenir de se préparer dûment: apprendre à arpenter les *sestieri* les plus proches sans se tromper, repérer les meilleurs bars, les plus belles terrasses et les épiceries fines les plus avenantes, mémoriser des anecdotes historiques, etc.

Je me suis installé à la terrasse où nous avions rendez-vous, Campo Santa Margherita, j'ai commandé un *cappuccino* et je me suis plongé dans la lecture d'*Il Gazzettino*, qui m'a appris que l'administration municipale n'avait pas l'intention de faire de nouvelles concessions aux gondoliers sur la limite de dix heures. Pire, un nouveau point de discorde avait surgi: la société de transport Atvo souhaitait remplacer le *traghetto* de la Ca' d'Oro par un arrêt de *vaporetto*, ce qui ne faisait qu'ajouter à la colère des gondoliers.

Dès les premières gouttes de pluie, les parapluies s'épanouirent comme autant de fleurs qui auraient ouvert leur corolle simultanément. Des touristes équipés d'un petit sac à dos se précipitèrent sous la marquise de la terrasse, des voitures d'enfant envahirent l'espace entre les tables, tandis que des odeurs nouvelles montaient des pierres mouillées. La pluie qui tambourinait sur la toile de l'auvent me rappelait mes vacances au camping. Le ciel grondait méchamment dans le lointain. Des oiseaux minuscules cherchaient à s'abriter sous les tuiles. Il pleuvait sur Venise; la longue attente avait commencé. Les cloches sonnèrent *mezzogiorno*.

Chaque fois que j'ai rendez-vous avec une femme, il monte en moi, environ une heure avant le moment fatidique, une agitation irritante; une partie de moi a envie de s'enfuir en courant, pour que n'ait pas lieu la rencontre, tandis que l'autre me force à regarder la réalité en face: «Idiot! C'est ce que tu voulais, non?! Rencontrer des femmes! *Stupido!*» Très désagréable, surtout que cela vous donne si mauvaise contenance lorsque survient la dame en question



Venise.

et que cela ne manque jamais d'entraîner chez moi une aphonie temporaire, comme cette fois encore.

«Eh bien! Me voilà!»

Elle était trempée. La pluie ruisselait de ses cheveux plaqués sur son crâne. Son chemisier jaune collait à son soutif bleu ciel.

«Oui, oui... Te voilà...»

Le type du bar se précipita vers elle, une serviette à la main, ce que j'ai trouvé très sympa, même si j'ai été légèrement étonné et énervé de constater qu'il entreprenait de la sécher lui-même et qu'il s'attardait sur la question.

«Grazie», a dit Fleur en laissant échapper un petit rire.

Bisous sur la joue. Elle a enfin pris place à côté de moi.

«Tu le connais?»

Je n'avais pas réussi à paraître simplement curieux.

«Nous avons fait connaissance hier», dit-elle avant d'entreprendre de relever ses cheveux.

J'ai hoché la tête, bien décidé à oublier l'incident, même s'il a subsisté une animosité tacite entre le jeune homme du bar et moi lors de la prise de la commande, de sa livraison et de son paiement. J'ai laissé un pourboire royal, ça lui apprendrait.

Nous avons suivi la piste indiquée par les pancartes ALLA FERROVIA jusqu'à la gare. Par trois fois, à hauteur d'un pont, des gondoliers nous ont interpellés: «*Gondola? Gondola gondole...*», sur le même ton séducteur que prennent les dealers d'Amsterdam: «*Coke? Coke?*»

À l'arrêt de vaporetto devant la gare ferroviaire de Santa Lucia, des gondoliers brandissant des banderoles faisaient un raffut de tous les diables. Ce petit tableau vivant évoque pour moi, maintenant que j'y resonge, cette nuit, comme la convulsion immunitaire ultime de cellules qui ne se seraient pas encore suffisamment adaptées à leur nouvel écosystème, en l'occurrence l'économie touristique. Car le rôle des gondoliers de Venise est exactement le même que celui des porteurs de fromages au marché d'Alkmaar (avec lesquels ils partagent d'ailleurs une ressemblance vestimentaire amusante): celui d'un vestige folklorique. Ces gondoliers en colère le niaient néanmoins farouchement en clamant haut et fort qu'ils exercent un artisanat hérité d'une tradition séculaire. Ils s'estiment en droit de revendiquer autonomie et inviolabilité là où l'administration municipale les considère depuis longtemps comme de simples figurants destinés à divertir les touristes de *Venice, Italy*. Devenus, avec la mondialisation, des travailleurs comme les autres, ils sont ni plus ni moins tenus de respecter les missions et les horaires que définit pour eux l'administration.

Mais, à ce moment-là, cela ne m'intéressait pas tellement, à dire vrai. À la gare, nous avons acheté deux billets pour Vérone à une caisse automatique et nous sommes montés dans le *treno regionale*.

Cela s'est passé peu avant Vicenza. Le train s'était subitement mis à rouler à très faible allure et à pencher vers la gauche, comme s'il allait basculer d'un moment à l'autre. Assise à ma droite, Fleur était déportée vers moi, et sa jambe touchait la mienne. Quand je l'ai regardée, nos visages se sont trouvés subitement très près l'un de l'autre. Ses lèvres brillaient et sentaient bon le gloss aux fruits des bois.

J'ai fait alors ce qu'André Gide a appelé un acte gratuit, à la différence près que, contrairement à son héros dans *Les Caves du Vatican*, je n'ai pas balancé la première personne venue hors du train, pour voir l'effet que cela faisait, mais que j'ai embrassé sur la bouche celle qui était assise à côté de moi. Dès que j'ai senti ses lèvres chaudes et que nos langues se sont enchevêtrées (elle me rendait donc mon baiser?), je n'ai plus eu aucune idée de ce que je devais faire ensuite. Qu'est-ce qui venait, après le baiser? Je ne m'en souvenais plus.



Le balcon de Juliette, *Via Cappello 23*, Vérone.

Fleur m'a regardé, et je me suis demandé si elle allait me gifler. Au lieu de ça, elle s'est tournée vers la vitre, un tantinet prise au dépourvu, avant de lâcher: «Ce n'était peut-être pas très malin».

- Ah! ai-je marmonné en posant ma main sur sa cuisse. J'ai eu un sourire timide et je l'ai interrogée du regard. Comme si je venais de lui faire une plaisanterie et que je voulais savoir si elle la trouvait bonne. Le paysage défilait derrière la vitre. Fleur a posé sa tête sur mon épaule et a commencé à fredonner. Je me suis mis à pianoter sur son bras, à défaut de trouver autre chose, pour éviter de parler. (...)

LE LINGE PAR-DESSUS UNE RUELLE

(...) Dans le taxi qui le ramène de l'aéroport, Citroen repense au jour où il a découvert Venise, neuf ans auparavant, par la mer. Un matin, de Fusina, où il campait, il avait pris le vaporetto jusqu'aux Zattere. Venise au loin, d'abord un trait avançant sur l'eau, s'était détachée de l'horizon tel un mirage. C'était comme cela qu'il fallait la découvrir, pas autrement. Aborder La Sérénissime par la gare ferroviaire de Santa Lucia ou, pire, par le parking de la Piazzale Roma, c'est comme pénétrer dans un palace par l'entrée de service.

Il se souvient encore du disque qui tournait dans son baladeur quand il était dans le vaporetto. Vivaldi, le concerto pour violon opus 32, numéro 1. Il entend encore les charges frivoles de l'ouverture. Il y avait bien la plainte du violon, mais ce n'était qu'un jeu; le monde entier était encore voilé d'une brume d'innocence.

À cette époque, Citroen aurait pu mourir de mélancolie. Ses contemporains étaient-ils en proie au même sentiment? Il l'ignore. Les seuls avec lesquels il avait su frayer se résumaient à une poignée de noms qui avaient pris place dans sa bibliothèque. Certains passages pouvaient aiguïser ses émotions et exacerber sa passion avec davantage de puissance que quiconque de son âge, hormis une certaine jeune fille...

Le chauffeur de taxi porte d'imposantes lunettes de soleil qu'il ne retire jamais et qui lui donnent la vigueur inébranlable d'un vigile. Avant qu'il ne s'engage vers le Ponte della Libertà, l'étroit cordon ombilical rectiligne qui relie La Sérénissime à la réalité du continent, Citroen envisage de le faire rebrousser chemin pour aller à Fusina. Mais Fay est impatiente, il s'en rend compte. Le détour le long du port industriel risquerait de ne pas être suffisamment compensé par l'enchantement de l'arrivée par la mer. S'il était seul, il n'hésiterait pas.

Il demande au chauffeur de s'arrêter devant l'entrée qui mène à la ville depuis le versant sud du parking, de façon à éviter l'arrivée lugubre avec la masse grouillante qui se presse sur le San Simeon Piccolo - l'équivalent vénitien du *Damrak*¹ - et à ne voir que du coin de l'œil les cars de touristes de la Piazzale Roma. Ils pénètrent dans Venise par sa partie la plus calme, agrémentée d'un petit parc aux arbres chauves; puis viennent les ponts, les placettes, les quais, les façades décrépite, le linge qui vole au vent, les étals de fruits disposés sur des radeaux et protégés par une toile tendue, les voix graves qui s'échappent des bars, les bateaux, les charrettes à bras, les premières gondoles, les miroitements de l'eau...

La clarté de novembre dans cette ville! Au printemps et en été, c'est un festival lumineux de Tiepolo ou de Canaletto, une orgie d'orgasmes oculaires. Aujourd'hui, en automne, c'est, filtrée par des bandeaux diffus de brume, la lumière intime de Giorgione ou de Bellini.

Une fois que son excitation retombe un peu, Citroen parvient à mieux voir la ville et à s'orienter en fonction des églises et des places les plus connues; il se souvient de raccourcis.

Ils passent les rues commerçantes qui zigzaguent devant le Campo San Pantalon et voient surgir l'église dei Frari. Calle Tintoretto, il dit d'une voix ferme:

«Allons boire un cappuccino! Au Dei' Frari!»

C'est un de ces cafés antiques en bois aux panneaux ornés de toiles du dix-huitième siècle, de miroirs et de barres en cuivre patiné.

«*Fammi due cappucci.*» C'est ainsi qu'on commande, là: calmement, mais impérieusement. Préparez-moi deux cappuccinos! En vingt secondes, les voilà sur le bar, avec un cœur de cacao dessiné dans la mousse lisse. À la première gorgée - c'est, Citroen le sait, sa première consommation sur le sol vénitien -, le goût ravit son palais. La température est parfaite. L'équilibre entre douceur et amertume épanouit les arômes, ouvrant une porte sur un espace qu'il aurait oublié, mais qu'il reconnaît, comme cela se produit souvent dans les rêves. La perspective que chaque détail ici est forcément sublime le sature d'une émotion qui s'approche sans doute le plus de la gratitude. Il veut s'écrier: *Magnifico, magnifico!* mais il a appris que les Italiens s'offusquent quand on les complimente ou qu'on les remercie pour quelque chose qui, pour eux, va de soi.

Ravi, il regarde Felicia, qui hausse ses fins sourcils d'un air interrogateur. C'est à ce moment-là seulement qu'il se rend compte qu'il a les larmes aux yeux.

L'appartement qu'ils louent, deux rues derrière le café, se trouve Fondamenta Foscarini, au quatrième étage. Ils ont un escalier interminable de marbre usé à escalader, dans le noir. La propriétaire, qui vit au rez-de-chaussée, s'excuse de l'ampoule défectueuse, un briquet allumé à la main.

Lorsqu'elle ouvre le vantail de bois, il voit d'abord le balcon, derrière deux portes vitrées; il donne sur le quai et, de l'autre côté de l'eau, sur une ruelle. *Calle del Forno*, lit-il. Une corde à linge fixée à un moulinet au mur du balcon traverse le canal.

«J'ai toujours voulu avoir ça», murmure-t-il à Fay. On n'est vraiment allé à Venise que lorsqu'on y a accroché son linge par-dessus une ruelle.

- Tant qu'ils ne me chipent pas mes affaires! répond-elle, terre à terre. Les fringues que j'ai ici m'ont coûté une fortune.»

La dame leur fait faire le tour du propriétaire, s'arrêtant çà et là pour leur donner des instructions qu'elle a sans doute déjà répétées des centaines de fois à des touristes japonais, américains et allemands. Les plaques de cuisson électriques (ne pas oublier de les éteindre), le téléviseur (équipé d'un récepteur satellite sophistiqué), la salle de bains (ne pas claquer la porte de la douche, elle est en cristal), l'armoire à draps (merci de laver ce que vous aurez utilisé).

La dame finit par s'en aller, et les voici seuls. Pour la première fois, ils se retrouvent dans un lieu qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre, et c'est comme si les trois nuits qu'ils passeront là condenseront toute une vie à deux. (...)

Extraits de *Via Cappello* 23, De Arbeiderspers, Amsterdam / Anvers, 2008, pp. 17-19, 25-29 et 163-165.

Note : Canal partiellement bouché au centre d'Amsterdam, qui relie la gare centrale et la célèbre place du Dam. (N.d.T)